

## Journée du patrimoine 2016

Le 18 septembre, à l'occasion des journées du patrimoine, une soixantaine d'auditeurs se sont retrouvés en l'église de Lacabarède pour redécouvrir les fresques de Nicolaï Grechny mais aussi pour retracer l'histoire de cet édifice.



C'est d'abord Michel Faure qui a présenté l'histoire de l'église Saint-Louis.

Ensuite Magdalena Serey (photo ci-contre) nous a retracé la vie mouvementée de Nicolaï Grechny à travers l'Europe.

Les fresques de Lacabarède étant très riches, la technique picturale de l'artiste a été développée dans tous les détails, exemples à l'appui.



## L'église Saint Louis de Lacabarède



Les guerres de religion ont fortement perturbé la pratique des cultes sur la commune de Lacabarède. Entre 1562 et la révocation de l'Edit de Nantes par l'Edit de Fontainebleau en 1685, la commune était sous domination protestante. A ce moment-là, la messe était célébrée dans l'église de Rouairoux.

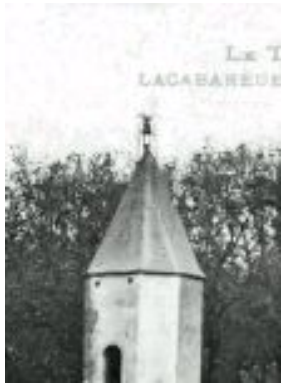
En 1690, le culte catholique a été définitivement rétabli dans le village. Il avait été interdit pendant plus de 120 ans.

La construction d'une église, sur ce qui fut probablement un ancien temple protestant, a été entreprise vers 1730. Elle se situait dans l'actuelle rue de l'Argenterie au n° 2 et était accolée à la maison occupée par la famille de Poumayrac. Les propriétaires y avaient un accès direct depuis un balcon intérieur. Elle dépendait de Notre-Dame de Rouairoux.

Vers 1870, il a été envisagé d'y faire des aménagements, de la rénover car la voûte et la toiture menaçaient ruine. Mais les travaux sont jugés trop importants ; on décide donc de bâtir un nouvel édifice. Un accord a été conclu avec la famille de Poumayrac pour faire un échange de terrain.

La nouvelle église est construite sur l'emplacement actuel. Les travaux ont duré de 1870 à 1873. Certains éléments, dont le portail et les chapiteaux, ont été récupérés et transférés dans la nouvelle église où ils sont toujours visibles.

Le clocher, pointu à l'origine, n'a été érigé qu'en 1874 par l'entreprise Monsarrat : « Il devra être solide et en matériaux de bonne qualité de manière à présenter une construction solide et soignée. » Pourtant ...



En 1950, une tempête abat le clocher pointu et, pour raison économique, il est reconstruit à plat. Il y a deux cloches à l'intérieur. La plus ancienne est datée de 1733. Elle pèse 135 kg et provenait de l'ancienne église. Les parrains en étaient les de

Poumayrac. Le curé s'appelait Joseph Nègre. La deuxième a été fondue en 1883. Elle pèse 329 kg. Les parrains (et certainement donateurs) étaient encore la famille de Poumayrac.

En 1877, on a installé une horloge comtoise horizontale qui pilote le cadran en façade du clocher. Elle a été équipée d'un système de remontage électrique autour de 1960. Elle actionne les cloches qui sonnent les heures, l'angélus et les glas. C'est sous le règne de Louis XI que se généralisa en France la pratique de sonner l'angélus trois fois par jour. C'était non seulement un appel à la prière (tableau de Millet) mais aussi l'heure du début et de fin des travaux.

Entre 1875 et 1882, les chapelles de Notre Dame de Lourdes de l'Agonie ont été rénovées.

Peu avant la guerre 39-45, l'éclairage électrique a fait son apparition dans l'église et les vieux bancs ont été remplacés par des chaises qui, à leur tour, ont été changées par des bancs en 2010.

En 1961-62, le chœur a été restauré puis décoré par Nicolaï Greschny, peintre d'origine russe. Il utilisa le procédé des fresques et s'inspira fortement du style Byzantin. D'autres églises, dans la région, ont été peintes aussi par Greschny.

Les vitraux récents (vers 1930) représentent des personnages bibliques ou historiques (Saint Pierre, Saint Paul, Saint Louis (patron de l'église), le curé d'Ars...

Il a dû exister une tribune car, côté clocher, on trouve dans l'escalier au niveau du 1<sup>er</sup> une porte murée qui donnait dans la nef.

## Biographie de Nicolaï Greschny

### Sa jeunesse

Nicolaï Greschny est né à Tallin, en Estonie, en 1912.



Son père est diacre et, bien qu'il appartienne à l'église catholique, il conserve de nombreuses coutumes de l'orthodoxie russe. Sa mère est allemande balte, née d'un père allemand et d'une mère française, descendante des huguenots appelés par Pierre le Grand pour ses constructions navales.

En 1917, la famille fuit vers la Silésie. A 7 ans, Nicolaï peint sa première fresque : une locomotive !

Son père meurt en 1922, sa mère poursuit son éducation. Elle lui traduit notamment un sorte de manuel de peinture, écrit en vieux russe, qu'il conservera longtemps. Afin de préparer son admission au « Russicum » à Rome, faculté fondée en 1929 par Pie XI pour l'étude de la culture et de la spiritualité russe, il entre chez les jésuites mais sera renvoyé au bout d'un an pour mauvaise conduite.

Nicolaï part à Berlin pour suivre des cours aux Beaux-Arts où, pendant deux ans, il développe sa technique et ses connaissances de l'art occidental.

### La fuite face aux nazis

En 1933, lorsque Hitler accède au pouvoir, Nicolaï rejoint les mouvements clandestins de jeunes catholiques. Parallèlement, il réussit à infiltrer les jeunesses hitlériennes pour fournir des documents à Rome. Démasqué, il est obligé de fuir à pied en Tchécoslovaquie. Il est arrêté mais il réussit à obtenir des papiers autrichiens pour s'évader.

Installé à Vienne, il est pris en charge par une congrégation de religieuses ; là, il peint l'Emmanuel pour faire ses preuves auprès du célèbre professeur catholique Strehler.

Il continue à se perfectionner dans les arts mais aussi en théologie pour rentrer au « Russicum ».

Pour vivre, il peint des icônes qu'il vend malgré la tradition sacrée qui l'interdit. Parallèlement, il s'occupe de scouts ukrainiens passionnés pour l'art russe. En 1938, averti de l'imminence de l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie, il fuit en train, sous un faux nom.

Installé au Vatican, il est obligé de s'échapper encore quand Hitler entre triomphalement à Rome. Grâce à des amis jésuites et après un périple à travers l'Europe de l'est, il retrouve Tallin, sa ville natale, où il peint des icônes pour payer son loyer.

Il obtient un visa pour la Belgique où il passe deux ans à étudier la théologie à l'Université de Louvain.

## L'arrivée en France

Rattrapé par la guerre, il fuit encore devant les Allemands. Arrêté à Orléans, il est interné ; battu et maltraité, il est envoyé au camp de Saint-Cyprien où la vie est misérable. Heureusement, au bout de deux mois, il profite d'une évasion organisée par l'évêque de Perpignan avec la complicité du chef de camp. Caché dans les caves de la préfecture, il obtient un sauf-conduit pour Toulouse où il poursuit ses études de Théologie à l'Institut catholique.

Logé par des jésuites, il peint sa première fresque en France dans la chapelle de Lagarde aujourd'hui détruite.

En novembre 1942, l'invasion allemande dans le sud, l'oblige à partir vers Albi où il peint un triptyque et un chemin de croix pour la chapelle Saint-Michel du musée Toulouse-Lautrec. Il

uvre aussi dans la Résistance et s'occupera des blessés, sur le Pont-Neuf, lors d'une attaque allemande.

Après la Libération, il reste à Albi ; Gilbert Assémat, futur vicaire, l'encourage et lui ouvre les portes de nombreuses paroisses où il pourra participer à l'entretien des églises.

## Une chapelle à la Maurinié



En 1948, parcourant à vélo la région albigeoise, il découvre à Marsal un tas de ruines et de ronces (la Maurinié) où il va réaliser son rêve : construire une chapelle respectant les règles classiques.

A partir de 1949, il réalise de nombreuses fresques en France, notamment en Midi-Pyrénées. Même s'il se représente fréquemment dans ses fresques (photo ci-contre), il ne peut pas souvent s'exprimer librement car il doit respecter les demandes locales. Il peint en échange du gîte et du couvert et, apparemment, il n'a jamais été payé à la vraie valeur de ses œuvres.

En 1957, il épouse Marie-Thérèse qui lui donnera deux enfants.

A partir de 1965, après le Concile Vatican II, les chantiers de fresques se raréfient ; il se consacre alors aux icônes sur commande.

Pour transmettre son art, il fonde une école de peinture, organise des stages de technique des peintres anciens. Parallèlement, Marie-Thérèse anime des stages d'émaillage sur métaux, stages toujours organisés par leur fils Michael.

Décédé le 24 avril 1985, à l'âge de 73 ans, Nicolaï Greschny repose dans sa chapelle de la Maurinié.

Nicolaï avait coutume d'inviter les enfants de chaque village à poser quelques minutes comme modèles.

Il était nourri et hébergé par les familles pendant la durée du chantier.

Les Cabarédiens se rappellent d'un homme simple, habillé légèrement et toujours en espadrilles malgré le froid.

